

Fès se laissait découvrir

d'en haut. Janvier 1999. Mais ce n'était pas la médina, encerclée de ses remparts et promue au rang de « patrimoine de l'humanité ». Derrière la butte, une autre ville se cachait à la vue. Il fallait monter, pour la découvrir, par la pente d'Ain Qaddus, près de cet hôtel qui avait été saccagé et incendié lors de la dernière « révolte urbaine ». Les quartiers qui n'ont pas droit d'apparaître dans les plans pour les touristes étaient là. Greffés sur les côtes d'un large amphithéâtre, à partir des carrières qui avaient permis la construction de la ville ancienne et joutant le bord du ravin, ils faisaient corps avec les lumières qui les donnaient à voir, l'heure du *maghrib* s'approchant. La pluie s'était arrêtée, cette pluie bénie, capricieuse et cruelle à la fois, que tout le monde attend, dans ce pays où encore souvent les mariages se font au gré de la pluie... Encore quelques gouttes, mais les nuages laissaient déjà filtrer des rayons timides de soleil. Un arc-en-ciel, pâle, était apparu.

Soudain mille étincelles s'illuminèrent pour quelques instants sur ce paysage hétéroclite, sur l'amas de briques, ciment et poutres de ces quartiers appelés clandestins, de cet habitat décrépi aux couleurs ocre, rouge et gris, où les interstices sont remplis par les baraques des bidonvilles et par quelques immeubles de petits parvenus, peints à la chaux blanche.

Mille étincelles. Mais ce n'était pas le spectacle de « sons et lumières », à l'instar de celui qui dévoile la médina de Fès par les spots laser, depuis le Borj Sud, la nuit venue. C'était un phénomène bizarre que l'on découvrait avec Giovanni, Anna et les autres. Je me souviens, il m'était arrivé de le voir déjà une ou deux fois, à Casablanca, sur le *skyline*, depuis la terrasse où j'avais habité au quartier du Maarif. Mais là, sur les hauteurs de cette terrasse âpre et rocheuse, l'étonnement était inattendu, saisissant. Ce phénomène naturel de luminescence, que l'on aperçoit facilement sur l'étendue plate ou ondulée de la mer,

avec pour complices le soleil et le vent, était ici un phénomène involontaire, dû à la diffusion capillaire d'un nouvel objet de la « civilisation urbaine ». Une espèce de jeu grotesque d'un dispositif technologique importé et surtout apprivoisé. L'effet se produisait grâce à la réverbération des rayons du soleil sur les surfaces des milliers de disques blancs, un peu creux et aux circonférences variées, installés sur les terrasses, les toits, les balcons et les fenêtres de cette agglomération informe sur la colline : la luminescence des paraboles.

Orientées dans la même direction, les antennes paraboliques devenaient une espèce inédite du point focal et terrestre de la communauté, c'est-à-dire des *quibla*-s satellitaires de la post-modernité. Elles avaient proliféré ces dernières années dans tout le Maroc, comme un peu partout dans le sud de la Méditerranée. Elles avaient entraîné avec elles une panoplie de nouveaux rites et de pratiques du quotidien : des cadences et des postures de la vision aux *zapping* (d'une chaîne à l'autre et d'un continent à l'autre), aux bricolages insolites, en suspens sur les toits, pour installer l'engin, l'orienter, le réparer, le rendre plus puissant. Ce sport inédit des classes moyennes (pas de femme en général) avait tendance à se dérouler le samedi après-midi ou le dimanche et, accessoirement, même la nuit pendant le mois de Ramadan.

Entre-temps l'étonnante luminescence s'était consumée. Le paysage reprenait les couleurs ternes d'une fin de journée sous le ciel d'hiver de Fès. Avec les paraboles, on pourrait lire les paysages du Maroc entier, me disais-je. Les capteurs d'images de l'ailleurs, depuis trois ou quatre ans, s'étaient reproduits à l'infini, dans les villes comme dans les petits *douar*-s de l'Atlas : le signe des paraboles, maintenant, apparaissait même sur les tôles des bidonvilles, ce qui pouvait témoigner d'une nouvelle vague de citoyenneté à conquérir grâce à la séduction d'une *quibla* profane orientée vers l'Europe ou l'Amérique. « Casa, ça devient parabolique », m'avait dit un jour, l'étendue de « la Métropole » sous les yeux, un employé d'Ittisalat al-Maghrib (la compagnie de télécommunication), qui était venu installer le téléphone là où j'habitais.

On laissa la ville, les regards suspendus sur ces banlieues qui assiégeaient la médina, les vieux jardins et vergers n'existant presque plus. Jnanât était classé désormais comme « habitat clandestin », amas de béton et de briques lui aussi, empilé de boîtes qui abritent les nouveaux citadins. Fès est une ville d'appartenance, Casablanca, à l'opposé, une ville à conquérir.

Encore une terrasse. La neige brillante, loin sur les montagnes de l'Atlas. Le restaurant avait été aménagé pour accueillir une clientèle « plus chic » pourrait-on dire. La place Djema' el Fna' s'était refait le maquillage. On y avait aménagé une zone piétonne avec sièges

et fontaine ; plus de parking sauvage devant les remparts du Club Med ; des lampes à bougie, exemplaires géants de celles que l'on achète en médina, avaient été disposées en haut, sur les toits des cafés.

Je pensais que le sens sous-jacent de ces touches, qui voulaient refaçonner le paysage local, était de reprendre en main cette place. Cette place toujours indomptable d'où jaillissent la misère et la joie, criant la vie, crachant le rire, affichant le fabuleux et le monstrueux à la fois. Je pensais qu'on voulait lui imposer un air de régularité formelle apte à contrôler le labyrinthe de ses *halqa*, les attroupements de chanteurs, jongleurs, et magiciens, danseurs et charmeurs de serpents ; contenir l'imaginaire insoumis et indiscipliné de sa foule par un ordonnancement prescriptif de l'aménagement public de l'espace. Je me souvenais avoir lu qu'on avait déjà essayé, il y a plus de quarante ans, d'y censurer tout spectacle, de transplanter ailleurs la Place Djema' el Fna'. Mais, il n'en fut rien. L'éthique moderniste et la posture édifiante du Maroc sorti de l'Indépendance, de ce Maroc qui voyait avec embarras le spectacle humain faire la renommée de Marrakech, durent s'arrêter devant le risque d'une crise de l'économie du tourisme et d'une révolte populaire.

L'heure venue, à la fin de l'après-midi, les petites gargotes s'acheminaient vers le cœur effervescent de Djema' el Fna', dotées maintenant d'une plaque avec un numéro pour les distinguer les unes des autres. Le spectacle de Marrakech changeait comme toujours au fil des heures et des lumières de la plaine du Haouz, le touriste y ayant – comme toujours – un rôle de protagoniste malgré lui.

Dans l'autre ville, séparée un temps de la médina, on continuait d'ériger de nouveaux hôtels avec piscine, tandis que le Palais des Congrès, une fois terminé, avait été mis finalement en fonction. A la lisière de l'agglomération, la Palmeraie était presque en train de disparaître, avalée par les résidences des Casablancais – ceux qui ne viennent à Marrakech qu'en hiver, ne supportant pas la chaleur de l'été. Au cœur de la ville, la mosquée de la Koutoubiyya venait d'être restaurée, retrouvant ainsi ses splendeurs d'antan, l'illumination nocturne s'y prêtant à merveille. Non loin de là au quartier du Gueliz, dans la ville moderne, la construction d'une nouvelle mosquée était venue tout soudainement conquérir, avec son minaret, la silhouette du clocher de l'église bâtie pendant le Protectorat. « Bataille de signes », aurait dit Jacques Berque. Une bataille de signes qui pourrait passer presque inaperçue aujourd'hui.

Toutefois elle me semblait maintenir une haute valeur symbolique dans l'aménagement moderne de Marrakech de sa fonction internationale et touristique. La conquête virtuelle du signal symbolique de la cité – mis à part l'éminence incontestable de la Koutoubiyya –

me rappelait une histoire qui s'était passée à Rabat, quand le minaret de la mosquée qui clôt le boulevard Mohammed V, près du Palais Royal, avait été élevé de quelques mètres, juste après l'Indépendance. Abdellatif Laâbi l'avait racontée, il y a presque vingt ans, dans *Le chemin des ordales* : « Tu lèves la tête pour embrasser du regard la perspective de l'avenue. Les grands bâtiments se remettent un à un à leur place dans ta mémoire ressuscitée. Banque, Poste, Gare, Palais de Justice et tout au fond un minaret, pour de vigie trônant au dessus de ces temples parvenus. Tu ne te rappelles pas si ce minaret était là ou du moins s'il était aussi bien en vue. Il se peut que l'avenue ait été élargie, que des bâtiments ait été détruits pour dégager la perspective, obtenir ces rééquilibres qui ont façonné le pays pendant ton absence. » La rapidité du changement des paysages, des volumes et des silhouettes des villes est certes une constante du Maroc.

Une année d'absence et voilà qu'à Marrakech étaient apparus de nouveaux remparts à la périphérie de la ville. Mais il s'agissait d'un autre genre de remparts. Habillés cette fois en portes et fenêtres, interrompus par quelques étroites voies d'accès à l'intérieur, ils ne remplissaient plus un office de défense de la cité. En vertu de cet immense programme national des « 200 000 logements » s'alignaient en bordure de la ville d'immenses bâtisses, couleur rouge, les unes après les autres. Les nouvelles résidences construites par l'ERAC, le bâtisseur de l'Etat, se sont levées des deux côtés de la route qui mène à Ouarzazate : murailles-logements pour accueillir dans la ville de nouvelles classes moyennes. Dans les rues, près de ces remparts : voitures et camions, mobylettes et piétons, chars, mulets, ânes, bicyclettes... Couleurs bariolées de la ville rouge, mouvement perpétuel de la foule, convocations de klaxons, sifflements aigus et bruits indistincts, clameurs de voix et résonances mécaniques : Marrakech était derrière nous, dans la plaine, sur le bord de l'Afrique. Casablanca, au bord de l'Océan, est toujours une ville à conquérir.

On avait rejoint la *kasbah* sur la colline, en voiture, la nuit. C'était l'été. La devise « *Allah, al-Watân, al-Malik* » (Dieu, la Patrie, le Roi), composée en pierres blanches, que l'on voit de loin le jour, ne se distinguait plus. En bas, les lumières d'une agglomération qui continuait de s'étendre vers le Sud. A droite, le port, les silhouettes des hôtels, la plage immense, les bars, le nouveau Casino, les villages de vacances. Voici Agadir.

Mais quelqu'un doit te raconter l'histoire, pour que tu saches que la ville a été détruite. Détruite d'un coup, en quelques instants, il y a trente ans. Peu de traces de ce tremblement de terre qui fit plus de mille morts. Seul un jardin mémorial, jamais achevé, me dit-on.

Il faut visiter les cimetières, en bas de la colline, pour retrouver les traces d'une humanité oubliée. Je les connais bien. Les cimetières musulmans, étalés sur les deux côtés du ravin, l'ancien un peu négligé, sur la droite en descendant le vallon ; le plus récent, grim pant sur la colline, alignant des dalles à la chaux blanche, sur lesquelles sont posées des coupes d'eau où viennent boire des oiseaux. Tout près, le cimetière des chrétiens, où le souvenir s'affiche par les photographies et les inscriptions aux noms latins. Elles évoquent l'histoire des migrations et une mémoire suspendue. Au fond, le cimetière israélite, qui ouvre ses portes aux rares visiteurs. Le cimetière musulman a été réaménagé il y a trois ans. Une enceinte, une petite coupole ocre, quelques arbustes d'ornement. Des épitaphes sobres gravés dans le marbre en caractères arabes, latins et hébreux clôturent un petit endroit qui est devenu un lieu de pèlerinage des trois religions.

Il y avait plus de trente passagers sur cet avion au départ d'Agadir qui n'est jamais arrivé à destination. Des gens communs, un prince et son épouse, de jeunes pilotes de l'air, des familles entières, des enfants et tant d'autres. Parmi eux mon ami d'enfance. Il portait le nom de mon frère. Leurs souvenirs et leurs espoirs d'avenir, rassemblés maintenant sous cette terre comblée de larmes, avaient été d'un coup arrachés à la vie. Sur les contreforts de la montagne à quelques lieues de la ville, le 21 août 1994, près du village d'Ameskroud, dans la terre des arganiers. Jamais on ne saura pourquoi. Un mystère inouï pèse sur les mots honteux des déclarations officielles. Personne ne croit à la vérité officielle. Seule reste la dignité des parents, rassemblés dans la douleur commune, au-delà de leur origine, de leur foi et des noms divers du Dieu unique qu'ils prononcent : destin de la Méditerranée. Les gens d'Agadir respectent cette douleur. Ils la connaissent bien.

La brume recouvrait la ville. On redescendait la colline pour traverser le quartier de Talborjt. Quelques repères éphémères du passé : l'abri d'un arrêt de bus était toujours là trente ans après, une maison en ruine, le tracé toujours irrégulier de quelques rues. Le silence contrastait avec les échos de la ville de la nuit, près des plages. Agadir, ville de Berbères et de vacances, cachait au fond d'elle-même son histoire, ses sentiments les plus profonds. Une intimité nécessaire pour se défendre, pour défendre peut-être l'identité profonde de sa communauté, encombrée des mots, des gestes et des devises de ceux qui arrivent pour le loisir, restent quelques temps et puis s'en vont. Pour connaître ces histoires du passé d'Agadir, il faut qu'on te les raconte, un soir, entre le désert et la mer.

Une fois un ami m'a dit : « Cette ville est comme ses habitants : elle vit au présent, à la vitesse du présent... ». Cela m'a fait comprendre,

alors, pourquoi Casablanca changeait de visage tous les jours, sans qu'aucun ne se préoccupe de laisser des traces de ce qu'elle était la veille. La mutation perpétuelle de son faciès est extraordinaire, du jour au lendemain. Son histoire n'est que le présent. On raconte même qu'elle n'aurait pas une âme, fille dévergondée du siècle de l'apparence et du *business*. Personne ne l'aime et tout le monde veut la conquérir.

J'avais découvert finalement un lieu qui permettait de la contempler d'en haut, de l'embrasser du regard à vol d'oiseau. C'était un lieu assez connu. La terrasse d'un hôtel sur le boulevard d'Anfa, dont le nom continue d'évoquer l'origine berbère de sa fondation au VII^e siècle.

Dans cette ville, dans certains endroits, on pourrait compter déjà jusqu'à trois ou quatre générations consécutives de bâtisses sur un même site, en même pas un siècle. Edifices, bâtiments, constructions et agrégats d'habitats les plus divers ont vu le jour, ont disparu pour qu'on y reconstruise. Les premiers bidonvilles étaient devenus des maisons de « petits blancs », et puis, celles-ci, des immeubles « chic » (les premiers continuant toutefois de proliférer un peu partout). Des cimetières avaient cédé la place à des hôtels ou encore aux premiers buildings des années cinquante. Des petites villas un peu art déco, avec jardin, avaient été transformées en résidences. Des anciens campements militaires, graciés par la spéculation, étaient devenus des jardins. Un théâtre avait été démoli, sans qu'on ne sache pourquoi. Le Bousbir néocolonial, la cité *réservée* de la prostitution d'antan qui avait contribué à la renommée de la ville, n'était presque plus qu'un quartier comme les autres, sauf s'il venait à être intégré par le Plan d'Aménagement dans la catégorie des sites du Patrimoine à *protéger*. Enfin, de grands « bidonvilles municipaux » avaient été résorbés sur place par des cités de recasement ou par une prestigieuse préfecture. Voilà ce qu'on appelle « la dynamique de la ville » !

Les anciens quartiers extra-muros de l'ancienne médina, qui s'étendent de la Foire à la Place Verdun, attendaient maintenant, à leur tour – et avec leurs cent mille habitants – la démolition. A leur place, on laissera s'installer un immense boulevard, encadré par les façades d'immeubles grand standing, en mur rideau et en baie vitrée, avec galeries commerciales, bureaux et restaurants. Le Casablanca futuriste. Du haut de l'Hôtel Eddu Anfa, on contemple l'Océan, surplombé par la silhouette imposante de la Grande Mosquée Hassan II. Ce grand boulevard en projet lui est dédié.

De l'autre côté de la terrasse, la vue s'ouvre vers le cœur et la trame infinie de la « ville en ruban », comme l'a appelée un géographe. Cette autre perspective est dominée à l'heure actuelle par les nouvelles tours jumelles surgies sur le boulevard Zerkouni, avec 28 étages et plus de 100 mètres de hauteur : le Casablanca Twin

Center. Il s'agit des plus hauts bâtiments civils du pays, et je pense même, du Maghreb entier. Cette « fusion harmonieuse d'un patrimoine esthétique et de la modernité », tel que le complexe a été promu lors du lancement de la campagne publicitaire, évoquerait selon son concepteur catalan, Ricardo Bofill, l'architecture des minarets almohades : Seville, Marrakech, Rabat...

Et les deux tours, dans la symbolique éminente de la ville du siècle à venir, se veulent en axe avec le plus haut bâtiment musulman au monde : la Mosquée Hassan II, elle aussi illuminée de cet art du Moyen-Age. A l'ouest extrême du Dâr al-Islam, elle s'élève majestueuse sur la mer par les 200 mètres de son minaret, *Et Son trône était sur l'eau*, dit un verset du Livre Sacré qui en a inspiré la construction. Sur la terrasse de l'Eddu Anfa, on peut alors comprendre que le nouveau « monument historique » ait permis finalement de montrer des photos de Casablanca dans les pages des guides de voyage, d'y faire arrêter des touristes pour un jour, enfin, de donner une âme à la ville, comme on l'a dit. Le nouveau « Phare de l'Islam », avec sa véritable *quibla* hautement technologique – un phare laser de couleur verte orienté vers la Mecque – est visible jusqu'à quarante kilomètres alentour.

Kabira, née à Casablanca dans un *derb* en face de la mosquée, habite maintenant de l'autre côté de la Méditerranée. Elle m'a dit un jour, sérieuse, dans son italien : « Je n'y rentrerai jamais. Pour moi, elle est trop maquillée, et je pourrais me distraire, au lieu de faire la prière ». Peut-être, un jour, elle y rentrera, fière de son monument, ou par curiosité, ayant finalement oublié cette histoire embarrassante de la « collecte volontaire », imposée par l'Etat pour l'édification de la mosquée. Longtemps, on en a parlé au Maroc. Mais sans trop se faire entendre en public.

Entre-temps, l'immense esplanade de la Mosquée Hassan II est devenue un lieu de la ville de plus en plus fréquenté. Les femmes des quartiers d'en face y vont – en attendant la démolition de leurs demeures – pour « voir les touristes » et discuter entre elles, prendre l'air et amener leurs enfants jouer. L'été, les enfants plongent dans les eaux ; les Casablancais d'Europe viennent prendre des photos avant de rentrer en Belgique, en France ou en Italie. Les étudiants révisent leurs cours sous les galeries. De jeunes couples commencent à s'y rendre, le soir venu, pour s'y promener, face à la mer.

Un Monument, donc. Pour une ville où la mémoire ne serait que le présent et le quotidien à conquérir.

Naples, juin 1999.

RAFFAELE CATTEDRA, originaire d'Italie, est actuellement chercheur à l'Université de Naples. Il prépare une thèse en sociologie urbaine, basée sur ses recherches au Maroc.

